



LE NUMERO
5
CENTIMES

ONZIEME ANNEE -- N. 60

DE ROUBAIX JOURNAL

MERCREDI 1^{er} MARS 1935

ABONNEMENTS
Année en Départements limités... 5 fr. 50
Année en Départements... 6 fr. 50
Six mois... 3 fr. 25
Trois mois... 1 fr. 75

REDACTION ET ADMINISTRATION
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal
et sans aucun frais les Agences de Publicité

La Journée d'Hier

La Chambre, après avoir voté le budget des finances, a commencé la discussion du projet de loi sur la guerre.
Le Sénat a discuté le projet concernant les assurances sur la vie.
En Russie, les révoltes paysannes ont pris une nouvelle extension. Les grèves continuent sur tous les points du pays. On annonce officiellement la mise en liberté de Gorki.
En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

Etranges Aveux

Nos adversaires nous font quelquefois d'étranges aveux.
Je lisais, tout à l'heure, dans une feuille cléricalle de la plus belle enrobalisme, que la société religieuse sera facilement vaincue et réduite à zéro par la démocratie jacobine. Cela tient, au dire de notre pieux confrère, à ce que les conservateurs ne savent plus se défendre et que nous n'avons pas encore perdu l'habitude d'attaquer.
Une question d'offensive, comme dans la guerre russo-japonaise, avec cette différence que les Russes du trône et de l'autel ne pratiquent pas même la défensive.
Tout ce qu'ils nous opposent, toujours d'après le confrère, c'est l'inertie dans l'épouvante et la consternation.
Le Parlement n'est à leurs yeux qu'un ramassis de voyous et de brigands; mais ils croient avoir fait tout ce qu'il fallait faire, quand ils leur ont donné ces amiables qualificatifs.
Tout s'écroule sous nos coups répétés ! Il n'y a plus ni armée, ni marine, ni magistrature. Il n'y aura bientôt plus d'églises. C'est la fin de la fin.
Ces choses-là se disent couramment dans les salons et dans les sociétés. Les députés bien pensants sont invariablement accueillis par ces mots :
— Mais, avec quels misérables siègez-vous donc à la Chambre ?
Et les députés de répondre :
— Il n'y aura plus que des honnêtes gens, à la Chambre, le jour où vous l'avez voulu.
Mais il paraît que les conservateurs ne le veulent plus.
Dès maintenant ils pourraient préparer le terrain électoral et assurer ainsi, dans quelques mois, le triomphe de la véritable France sur celle des socialistes et des francs-maçons. Bah ! ils se contentent de soupiner en levant les yeux au ciel, comme s'ils attendaient que leur Dieu en descendît pour les tirer du gouffre.
Il faut avouer que, s'il en était réellement ainsi, nous n'aurions pas un bien grand mérite à battre nos adversaires. Malheureusement, je ne vois pas encore bien où se trouvent les cléricaux taillés sur le modèle qu'on nous présente. Qu'ils se soient pas des foudres de guerre, c'est possible; mais il y a tout de même quelque différence entre eux et l'aulriche qui se cache la tête sous son aile, croyant l'être ainsi suffisamment défendue.
Ce qui peut être vrai dans une certaine mesure, c'est que l'esprit de sacrifice n'est point l'apanage de nos conservateurs.
Tel est justement encore l'un des reproches qui leur est le plus souvent adressé par les batailleurs de la sacrosainte phalange.
Ce n'est pas tout; ils ajoutent, le plus souvent, que cet esprit s'est réfugié chez nous et que nous les vaincrons à cause de cela.
L'aveu nous est précieux, s'il est sincère. Mais comment pouvons-nous être des voyous et des brigands, si nous poussons jusqu'au sacrifice l'amour de nos idées politiques et sociales ?
Il n'y a là, ce me semble, une légère contradiction.
Nos adversaires nous avaient, jusqu'à

LE SAC DU SOLDAT

Déjà, le sac du soldat va être allégé. La direction de l'infanterie vient d'établir un nouveau plan de répartition des objets qu'il est nécessaire d'emporter, entre l'homme, la voiture de compagnie et les voitures de bataillon.
L'homme portera sur lui :
Dans une enveloppe soignée attachée aux épaules, une chemise soignée, le gilet en aluminium qui rend désormais inutile la marmite d'écaillage et les vivres; au ceinturon, les cartouches dans des poches spéciales et l'outil portatif.
La voiture de compagnie contiendra les effets de rechange, des ballons, notamment un jersey en remplacement de la veste et une paire d'espadrilles, ainsi que le reste du petit équipement indispensable. Elle portera aussi les bagages des officiers, quelques vivres et une réserve de lavoisoir.
Les voitures de bataillon recevront le reste des cartouches et du complément de vivres pour le troisième jour.
On pourra ainsi alléger d'environ 5 kilogrammes le poids total porté par l'homme.

CHRONIQUE

La Sortie

Par la rue du village, entre les blanches maisonnettes petites-russes, avec un hurlement sauvage, se moue un bizarre procession.
Une foule de peuple marche, serré et lent, s'avance comme une grande vague et devant, au pas, marche un haridelle comiquement hirsute, la tête morte, baissée.
En relevant une des jambes de devant, elle secoue la tête d'un air singulier, comme si elle donnait de sa tête hirsute, dans la poussière de la route, et quand elle déplace la jambe de derrière, toute sa cruche s'affaisse vers la terre, et il semble qu'elle va tomber.
A l'avant-train de la charrette, est fortement attaché, par les mains, une petite femme complètement nue, presque une fillette. Elle marche d'un air égaré, les yeux fixés dans des regards vides, et dans certains instants, elle relève et rejette en arrière, les yeux sont largement ouverts et fixent quelque part au loin, d'un regard étourdi et hébété, dans lequel il n'y a rien d'humain. Tout son corps est couvert de taches bleues et pourpres, rouges et allongées, les fesses sont couvertes de fillette et de sang coule en minces filets... Elle a formé une raie rouge à travers le ventre et plus bas, tout le long de la jambe gauche, jusqu'au genou et sur le genou, une croûte brune de poussière au cache.
Il semble que dans le corps de cette femme est allée une misère et longue bande de peau et qu'en 2 ans de temps elle a été mangée, une bête sur le ventre — ce ventre est monstrueusement enflé et horriblement bleu.
Les pieds enflés et petits se posent avec peine sur la poussière; tout le corps est ébranlé, elle va et vient, elle est incapable de comprendre pourquoi elle se tient encore sur ses jambes, complètement couvertes de bleus, de même que tout son corps; pourquoi elle ne tombe pas sur le sol, et pendue par les bras et les pieds, se traîne par la charrette sur la terre poussiéreuse et brûlée.
Sur la charrette se tient, debout, un grand gaillard en chemise blanche et en toque d'astrakan, de dessous laquelle est tombée, coupant le front, une maigre chevelure rousse ébouriffée. D'une main il tient les guides, l'autre, un fouet, et, méthodiquement, il cingle, une fois le dos de la rosse, et une fois le corps de la petite femme, déjà meurtre jusqu'à la perte de l'apparence humaine.
Alors un éclair rouge est injecté de sang et brille un triomphe féroce. Les chevaux se ressorlent leur teinte verdâtre. Les maches de la chemise, retroussées jusqu'au coude, découvrent des bras forts, musculés, couverts d'un poil roux; la bouche est ouverte, pleine de dents blanches pointues, par moments, le gaillard pousse des cris rauques.
— Hue ! Socrète ! Houp ! Hue ! Aha ! Et d'une... ! Est-ce bien, frères ?
Derrière la charrette et la femme qui y est attachée, la foule, vague immense, coule, et elle aussi crie, hurle, siffle, rit, crie, sus, excite... Les gamins courent.
Quelquefois, un d'eux se détache et crie à la face de la femme des mots cyniques.
Alors un éclair de rire dans la foule couvre tous les autres bruits et le sifflement aigu du fouet dans l'air...

Cà et Là

LES DEMOISELLES DU TELEPHONE

C'est fini ! Les demoiselles du téléphone ne sont plus des citoyennes chargées d'un service public. La Cour de Cassation l'a proclamé après le Cour d'appel. Toutes les juridictions sont épuisées. Pauvres petites !
Mais faut-il plaindre les demoiselles du téléphone ? Au fond, le ne le crois pas. Nous sommes le plus grand des peuples, depuis bien pensants, nous sommes invariablement accueillis par ces mots :
— Mais, avec quels misérables siègez-vous donc à la Chambre ?
Et les députés de répondre :
— Il n'y aura plus que des honnêtes gens, à la Chambre, le jour où vous l'avez voulu.
Mais il paraît que les conservateurs ne le veulent plus.
Dès maintenant ils pourraient préparer le terrain électoral et assurer ainsi, dans quelques mois, le triomphe de la véritable France sur celle des socialistes et des francs-maçons. Bah ! ils se contentent de soupiner en levant les yeux au ciel, comme s'ils attendaient que leur Dieu en descendît pour les tirer du gouffre.
Il faut avouer que, s'il en était réellement ainsi, nous n'aurions pas un bien grand mérite à battre nos adversaires. Malheureusement, je ne vois pas encore bien où se trouvent les cléricaux taillés sur le modèle qu'on nous présente. Qu'ils se soient pas des foudres de guerre, c'est possible; mais il y a tout de même quelque différence entre eux et l'aulriche qui se cache la tête sous son aile, croyant l'être ainsi suffisamment défendue.
Ce qui peut être vrai dans une certaine mesure, c'est que l'esprit de sacrifice n'est point l'apanage de nos conservateurs.
Tel est justement encore l'un des reproches qui leur est le plus souvent adressé par les batailleurs de la sacrosainte phalange.
Ce n'est pas tout; ils ajoutent, le plus souvent, que cet esprit s'est réfugié chez nous et que nous les vaincrons à cause de cela.
L'aveu nous est précieux, s'il est sincère. Mais comment pouvons-nous être des voyous et des brigands, si nous poussons jusqu'au sacrifice l'amour de nos idées politiques et sociales ?
Il n'y a là, ce me semble, une légère contradiction.
Nos adversaires nous avaient, jusqu'à

LEUR MISERE

Quand on parla de milliard de congrégations, tous les cléricaux se récrièrent. Ils s'efforcèrent de montrer la décade des « bons Pères », la misère des bonnes et Mères. A. représente les congrégations dans la plus affreuse détresse.
C'était la vie, comme on le voit trop communément dans l'opinion publique. On s'imaginait, en effet, que de tels esclaves n'auraient pas su faire d'amples provisions d'argent.
On ne tarda pas à s'apercevoir que les prétendus misérables avaient de quoi vivre. Depuis qu'ils sont à l'étranger, les congréganistes achètent et construisent. Grâce à l'heureux hasard de leur situation, ils ont pu, dans de nombreux pays, se procurer des crédits, ils ont emporté, non seulement toutes leurs valeurs et tout leur numéraire, mais encore le prix largement payé de leurs propriétés.
Il n'est pas de jour où l'on ne signale l'achat d'un immense domaine par une congrégation; tantôt, c'est un château en Angleterre, tantôt, c'est un parc de quelques centaines d'hectares en Belgique, en Espagne, en Italie, en France, en Espagne, que les jésuites possèdent déjà la majorité des actions de chemins de fer du Nord et des lignes de Madrid-Saragosse-Alicante...
C'est là que les cléricaux criaient misère ! Les cléricaux ne manquent pas de dire que l'argent des congrégations quitte la France; c'est vrai, mais au moins sommes-nous sûrs qu'il ne quitte pas le pays à l'étranger.
D'ailleurs, les étrangers les plus sages ont déjà protesté contre l'invasion des francs. En Belgique et en Angleterre, on a signalé le péril.
Il n'est pas pour les malheureux pays où les corbeaux s'abattent !

ECHOS ET NOUVELLES

IL Y A CENT ANS

Il y a cent ans, le 29 février 1835, on faisait un défilé de nos théâtres de France. On en comptait dix-huit à Paris, quatre à Bordeaux, trois à Marseille, deux à Lyon, l'Opéra de Paris (autre 325 personnes) et le Théâtre-Français, 174; l'Opéra-Comique, 188. Ce qui est relativement peu aux chiffres d'aujourd'hui.
Le plus curieux de cette liste officielle est qu'elle ne mentionne pas le nombre de théâtres en France; à Bruxelles, 3; Gand, 2; Rouen, 2; Turin, 3.
L'affaire des fonctionnaires du Congo va s'ouvrir devant la Chambre.
Encore les bouillottes de crêpe.

Nouvelles à la Main

— Monsieur, monsieur, votre héraldique se meurt !
— Ah ! vous savez, ce ne saurait pas être, j'ai les lettres grecques !
L'affaire des fonctionnaires du Congo va s'ouvrir devant la Chambre.
Encore les bouillottes de crêpe.

FEUILLETON DU 1^{er} MARS. — N. 66

LES Vautours de Paris

PREMIERE PARTIE

LE DRAME DE FONTAINE-AUX-BOIS

XXIX

Seule !

Le comte Xavier était tranquillement occupé à examiner la carte.
Il demanda :
— Veux-tu un verre de champagne ?
— Non, merci, dit-elle. Ça ne remettrait rien.
— Cette jeune femme m'a rappelé un spectacle que je n'oublierai pas... Ce pauvre André si jeune, si aimable, étendu sur l'herbe d'une allée, par une matinée d'iver... J'en ai un froid dans les os... Et à propos, Villéduin, son ami, en as-tu des nouvelles ?
— Oui...
— Que devient-il ?
— Mieux. Il s'en tire... On l'a déjà vu en promenade, au Bois, en compagnie de sa mère... Toujours gaillard... Mais tout danger est écarté, paraît-il.
— Tu ne lui as pas fait une petite visite ?
— Non...
— A la place, j'aurais...
— A ma place tu aurais fait comme moi. Ce Villéduin me déteste... Pourquoi ? Je ne l'ai jamais vu...
De plus, j'ai appris par des rapports certains que cet élève de M^{lle} Plessis qui ne me voulait pas de bien marche sur ses traces; qu'il abusait de son influence sur l'esprit faible de la duchesse pour me rendre haïssable, me peindre sous les plus noirs et d'insolentes traits... Etais-je pour rien dans les malheurs qui l'ont frappé des premières années et alors que je ne songeais qu'à manger des tartines avec beaucoup de confitures ? A-t-il causé la mort de ce malheureux André ? Est-ce moi qui, en donnant à cette pauvre duchesse la maladie de cœur qui l'a enterrée subitement ? C'était une famille ensorcelée... Tout le monde y mourait d'accident, de blessures à la guerre, de chutes dans les chasses, de consommation, ou de chagrin. Il y avait un grain de folie dans les têtes... Eh bien ! c'est sur moi que ce Villéduin essayait de faire retomber la responsabilité de ces désastres. Et tu voudrais que j'aille pour lui les sentiments affectueux que j'ai pour mes rares amis et pour toi en particulier ? Je ne l'aime ni le hais, il m'est indifférent... Cependant j'ai fait prendre de ses nouvelles. Longtemps mauvaises, elles deviennent meilleures... Certainement il a été victime d'un odieux guet-apens... Mais aussi on n'est pas imprudent à ce point. Paris est moins sûr de notre temps que jadis la forêt de Bondy. On y assassinait en plein jour et on se promène impunément à onze heures du soir, aux bords de la Seine, dans une lie assés déserte que celle des Ruveurs et en face de la Morgue, ce monument de ténacité prééternelle, sans avoir peur.
Il y eut un silence.
Renée et Jeanne avaient solé leur addition et se levaient.
Elles passèrent devant les deux amis.
Le comte frappa le sourcil.
L'une d'elles était ses amies victimes.

LE SAC DU SOLDAT

Déjà, le sac du soldat va être allégé. La direction de l'infanterie vient d'établir un nouveau plan de répartition des objets qu'il est nécessaire d'emporter, entre l'homme, la voiture de compagnie et les voitures de bataillon.
L'homme portera sur lui :
Dans une enveloppe soignée attachée aux épaules, une chemise soignée, le gilet en aluminium qui rend désormais inutile la marmite d'écaillage et les vivres; au ceinturon, les cartouches dans des poches spéciales et l'outil portatif.
La voiture de compagnie contiendra les effets de rechange, des ballons, notamment un jersey en remplacement de la veste et une paire d'espadrilles, ainsi que le reste du petit équipement indispensable. Elle portera aussi les bagages des officiers, quelques vivres et une réserve de lavoisoir.
Les voitures de bataillon recevront le reste des cartouches et du complément de vivres pour le troisième jour.
On pourra ainsi alléger d'environ 5 kilogrammes le poids total porté par l'homme.

CHRONIQUE

La Sortie

Par la rue du village, entre les blanches maisonnettes petites-russes, avec un hurlement sauvage, se moue un bizarre procession.
Une foule de peuple marche, serré et lent, s'avance comme une grande vague et devant, au pas, marche un haridelle comiquement hirsute, la tête morte, baissée.
En relevant une des jambes de devant, elle secoue la tête d'un air singulier, comme si elle donnait de sa tête hirsute, dans la poussière de la route, et quand elle déplace la jambe de derrière, toute sa cruche s'affaisse vers la terre, et il semble qu'elle va tomber.
A l'avant-train de la charrette, est fortement attaché, par les mains, une petite femme complètement nue, presque une fillette. Elle marche d'un air égaré, les yeux fixés dans des regards vides, et dans certains instants, elle relève et rejette en arrière, les yeux sont largement ouverts et fixent quelque part au loin, d'un regard étourdi et hébété, dans lequel il n'y a rien d'humain. Tout son corps est couvert de taches bleues et pourpres, rouges et allongées, les fesses sont couvertes de fillette et de sang coule en minces filets... Elle a formé une raie rouge à travers le ventre et plus bas, tout le long de la jambe gauche, jusqu'au genou et sur le genou, une croûte brune de poussière au cache.
Il semble que dans le corps de cette femme est allée une misère et longue bande de peau et qu'en 2 ans de temps elle a été mangée, une bête sur le ventre — ce ventre est monstrueusement enflé et horriblement bleu.
Les pieds enflés et petits se posent avec peine sur la poussière; tout le corps est ébranlé, elle va et vient, elle est incapable de comprendre pourquoi elle se tient encore sur ses jambes, complètement couvertes de bleus, de même que tout son corps; pourquoi elle ne tombe pas sur le sol, et pendue par les bras et les pieds, se traîne par la charrette sur la terre poussiéreuse et brûlée.
Sur la charrette se tient, debout, un grand gaillard en chemise blanche et en toque d'astrakan, de dessous laquelle est tombée, coupant le front, une maigre chevelure rousse ébouriffée. D'une main il tient les guides, l'autre, un fouet, et, méthodiquement, il cingle, une fois le dos de la rosse, et une fois le corps de la petite femme, déjà meurtre jusqu'à la perte de l'apparence humaine.
Alors un éclair rouge est injecté de sang et brille un triomphe féroce. Les chevaux se ressorlent leur teinte verdâtre. Les maches de la chemise, retroussées jusqu'au coude, découvrent des bras forts, musculés, couverts d'un poil roux; la bouche est ouverte, pleine de dents blanches pointues, par moments, le gaillard pousse des cris rauques.
— Hue ! Socrète ! Houp ! Hue ! Aha ! Et d'une... ! Est-ce bien, frères ?
Derrière la charrette et la femme qui y est attachée, la foule, vague immense, coule, et elle aussi crie, hurle, siffle, rit, crie, sus, excite... Les gamins courent.
Quelquefois, un d'eux se détache et crie à la face de la femme des mots cyniques.
Alors un éclair de rire dans la foule couvre tous les autres bruits et le sifflement aigu du fouet dans l'air...

LEUR MISERE

Quand on parla de milliard de congrégations, tous les cléricaux se récrièrent. Ils s'efforcèrent de montrer la décade des « bons Pères », la misère des bonnes et Mères. A. représente les congrégations dans la plus affreuse détresse.
C'était la vie, comme on le voit trop communément dans l'opinion publique. On s'imaginait, en effet, que de tels esclaves n'auraient pas su faire d'amples provisions d'argent.
On ne tarda pas à s'apercevoir que les prétendus misérables avaient de quoi vivre. Depuis qu'ils sont à l'étranger, les congréganistes achètent et construisent. Grâce à l'heureux hasard de leur situation, ils ont pu, dans de nombreux pays, se procurer des crédits, ils ont emporté, non seulement toutes leurs valeurs et tout leur numéraire, mais encore le prix largement payé de leurs propriétés.
Il n'est pas de jour où l'on ne signale l'achat d'un immense domaine par une congrégation; tantôt, c'est un château en Angleterre, tantôt, c'est un parc de quelques centaines d'hectares en Belgique, en Espagne, en Italie, en France, en Espagne, que les jésuites possèdent déjà la majorité des actions de chemins de fer du Nord et des lignes de Madrid-Saragosse-Alicante...
C'est là que les cléricaux criaient misère ! Les cléricaux ne manquent pas de dire que l'argent des congrégations quitte la France; c'est vrai, mais au moins sommes-nous sûrs qu'il ne quitte pas le pays à l'étranger.
D'ailleurs, les étrangers les plus sages ont déjà protesté contre l'invasion des francs. En Belgique et en Angleterre, on a signalé le péril.
Il n'est pas pour les malheureux pays où les corbeaux s'abattent !

ECHOS ET NOUVELLES

IL Y A CENT ANS

Il y a cent ans, le 29 février 1835, on faisait un défilé de nos théâtres de France. On en comptait dix-huit à Paris, quatre à Bordeaux, trois à Marseille, deux à Lyon, l'Opéra de Paris (autre 325 personnes) et le Théâtre-Français, 174; l'Opéra-Comique, 188. Ce qui est relativement peu aux chiffres d'aujourd'hui.
Le plus curieux de cette liste officielle est qu'elle ne mentionne pas le nombre de théâtres en France; à Bruxelles, 3; Gand, 2; Rouen, 2; Turin, 3.
L'affaire des fonctionnaires du Congo va s'ouvrir devant la Chambre.
Encore les bouillottes de crêpe.

NOS DÉPÊCHES

LA REVOLUTION EN RUSSIE

Le prolétariat russe. — Mise en liberté de Gorki — Révoltes paysannes. — Manifeste des socialistes polonais. — Le mouvement gréviste

Le mouvement gréviste, qui est en même temps un mouvement révolutionnaire, a englobé toute la Russie.
A Pétersbourg, à Labou, en Lithuanie, en Pologne, au Caucase, dans le centre et en même temps dans les villes lointaines de la Sibirie, partout des grèves, et partout les ouvriers exposent les mêmes revendications économiques.
Ce mouvement est sans doute un des épisodes les plus importants de ce que l'histoire appellera la Révolution russe.
L'Europe occidentale en est surprise, comme elle a été surprise de tout ce qui s'est passé dans les derniers temps en Russie. On est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve. Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.
Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiront pour le prouver.
L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et allemand, une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 fr. par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 fr. par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvriers gagnent 30 centimes par journée de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, où la vie est très chère, les ouvriers gagnent dans certaines fabriques à peine 1 franc par jour.
Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 mètres carrés, sans aération, sans lumière, sans eau courante, sans propreté. De là, un nombre effrayant de maladies.
La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Obolotchoff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup de mines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.
Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession, la tentait pas, et il devenait plus indépendant, et naturellement, il voulait vivre de façon plus digne et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie; le gouvernement néanmoins n'eût pas

NOS DÉPÊCHES

LA REVOLUTION EN RUSSIE

Le prolétariat russe. — Mise en liberté de Gorki — Révoltes paysannes. — Manifeste des socialistes polonais. — Le mouvement gréviste

Le mouvement gréviste, qui est en même temps un mouvement révolutionnaire, a englobé toute la Russie.
A Pétersbourg, à Labou, en Lithuanie, en Pologne, au Caucase, dans le centre et en même temps dans les villes lointaines de la Sibirie, partout des grèves, et partout les ouvriers exposent les mêmes revendications économiques.
Ce mouvement est sans doute un des épisodes les plus importants de ce que l'histoire appellera la Révolution russe.
L'Europe occidentale en est surprise, comme elle a été surprise de tout ce qui s'est passé dans les derniers temps en Russie. On est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve. Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.
Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiront pour le prouver.
L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et allemand, une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 fr. par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 fr. par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvriers gagnent 30 centimes par journée de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, où la vie est très chère, les ouvriers gagnent dans certaines fabriques à peine 1 franc par jour.
Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 mètres carrés, sans aération, sans lumière, sans eau courante, sans propreté. De là, un nombre effrayant de maladies.
La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Obolotchoff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup de mines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.
Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession, la tentait pas, et il devenait plus indépendant, et naturellement, il voulait vivre de façon plus digne et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie; le gouvernement néanmoins n'eût pas

NOS DÉPÊCHES

LA REVOLUTION EN RUSSIE

Le prolétariat russe. — Mise en liberté de Gorki — Révoltes paysannes. — Manifeste des socialistes polonais. — Le mouvement gréviste

Le mouvement gréviste, qui est en même temps un mouvement révolutionnaire, a englobé toute la Russie.
A Pétersbourg, à Labou, en Lithuanie, en Pologne, au Caucase, dans le centre et en même temps dans les villes lointaines de la Sibirie, partout des grèves, et partout les ouvriers exposent les mêmes revendications économiques.
Ce mouvement est sans doute un des épisodes les plus importants de ce que l'histoire appellera la Révolution russe.
L'Europe occidentale en est surprise, comme elle a été surprise de tout ce qui s'est passé dans les derniers temps en Russie. On est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve. Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.
Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiront pour le prouver.
L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et allemand, une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 fr. par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 fr. par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvriers gagnent 30 centimes par journée de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, où la vie est très chère, les ouvriers gagnent dans certaines fabriques à peine 1 franc par jour.
Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 mètres carrés, sans aération, sans lumière, sans eau courante, sans propreté. De là, un nombre effrayant de maladies.
La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Obolotchoff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup de mines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.
Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession, la tentait pas, et il devenait plus indépendant, et naturellement, il voulait vivre de façon plus digne et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie; le gouvernement néanmoins n'eût pas